

Monseigneur,

Le 6 mai 1860.

Nous venons d'apprendre la douloureuse nouvelle de votre maladie et aussitôt nous nous sommes tournés vers la T.Ste Vierge invoquée dans notre sanctuaire sous le titre de ND du Remède. Puisse-t-elle, Monseigneur, vous rendre une santé si précieuse à tous ceux qui ont l'honneur de connaître Votre Grandeur. C'est de tout cœur que nous le demandons à celle qu'on n'invoque jamais en vain.

Agréez, je vous prie, ...

F. Edmond

Mgr répondra aux deux lettres le 10 mai. Il mourra d'une attaque d'apoplexie le 9 décembre suivant.

20, rue G. Poncelet
B-5500 Dinant

B. WARZÉE, O. Praem.

NB.- Les fautes d'orthographe sont imputables au scripteur et non aux typographes.
Les commentaires ne sont qu'une opinion personnelle et n'engagent donc que leur auteur.
Les lettres de Mgr. de Garsignies n'existent plus aux Archives de Frigolet.

**Quatrième Colloque du C.E.R.P. à l'abbaye prémontrée de Leffe,
les 29-30 avril et 1er mai 1978.
(Centre d'Études et de Recherches prémontrées)**

Comme thème de Colloque fut choisi: L'église abbatiale prémontrée, son architecture, ses relations avec la vie canoniale et la liturgie. Ce thème fut traité par différents orateurs et élèves des Universités, qui ont pris pour sujet de leurs études universitaires: des thèmes se rapportant à Prémontré et les Prémontrés.

Nous donnons ici les résumés de leurs expositions, selon les textes des Actes du Colloque.

I. Pierre SESMAT avait pris pour sujet: *Place de l'église de Pont-à-Mousson dans l'histoire de l'architecture religieuse Lorraine*. L'église abbatiale des Prémontrés de Pont-à-Mousson, dédiée à Ste Marie-Majeure, pose deux éléments essentiels: 1. La question de l'architecte. Aujourd'hui résolue en partie. On connaît le nom du frère Thomas MORDILLAC qui en tant qu'architecte tint la truelle lors de la pose de la

première pierre en 1705 ¹⁾. 2. La question du rôle de cette église dans l'architecture lorraine: question qui fut l'objet de sa communication. Aujourd'hui l'abbatiale des Prémontrés mussipontaine suscite l'admiration de tous les connaisseurs. De même, au moment de sa construction (1705-1716) et par la suite, elle fut aussi très admirée. Pourquoi? On aimait à Ste Marie-Majeure la majesté de sa rare façade à trois ordres superposés, l'habitude provinciale de ses tours flanquant le chœur de part et d'autre, la clarté de son organisation intérieure, la lumière entrant à flots dans ses vaisseaux; et surtout on appréciait l'originalité du parti architectural adopté par l'architecte.

Ce parti choisi est fait de deux composantes contradictoires. 1. Le langage stylistique employé est tiré du répertoire classique: celui de l'Antiquité, des Anciens: avec chapiteaux corinthiens, voûtes d'arêtes, coupoles surbaissées, arcs en plein cintre, colonnes. Le choix de ce langage classique est compréhensible: en effet, il était, au début du XVIII^e siècle, le seul toléré, le seul accepté dans les règles de l'architecture et du bon goût. 2. Mais la structure de Ste Marie-Majeure est reprise des habitudes médiévales: c'est une structure d'*Eglise-Halle*. Ainsi les trois vaisseaux ont la même hauteur; ainsi le rôle de support est dévolu à la *colonne*. Et Thomas Mordillac n'a pas craint d'employer cette structure malgré le mépris où était tenue l'architecture médiévale à l'époque moderne. Pour expliquer le choix de Mordillac, il faut aussi faire appel à l'évolution du goût au début du XVIII^e siècle. En effet, à cette époque, les esprits commencent à réagir contre la structure des églises classiques; on leur reproche leurs piliers trop énormes qui coupent la vue, empêchent le regard de saisir l'édifice dans son entier et qui assombrissent les intérieurs. Par contre, on admire l'organisation intérieure de la cathédrale gothique «si bien arrangée qu'elle laisse voir sans embarras d'un coup d'œil toute la grandeur et toute la beauté de ces édifices»²⁾.

Ainsi l'architecte de l'abbatiale mussipontaine en adoptant la structure en église-halle est non seulement fidèle à une tradition provinciale, mais encore fait-il figure de précurseur, d'architecte à la pointe du goût nouveau qui apprécie beaucoup de lumière, la clarté, la simplicité de

¹⁾ Le texte de la pose de la première pierre: Bibliothèque Nationale, Paris. F.F. 11832, p. 413.-P. SESMAT, *Etude de l'Eglise de abbaye des Prémontrés de Pont-à-Mousson*. (Mémoire de Maîtrise, Nancy, 1974), p. 19-22. X. LAVAGNE d'ORTIGUE, *Frère Thomas Mordillac dans Analecta Praem.*, 1975, t. LI, pp. 126-129.

²⁾ J.L. DE CORDEMOY, *Nouveau Traité de toute l'architecture ou de l'art de pastir utile aux entrepreneurs et aux ouvriers*. Paris, 1714, p. 10.

l'organisation intérieure. D'autant plus qu'il a réalisé l'union entre deux éléments qui paraissent inconciliables: le langage stylistique classique et la structure médiévale d'église-halle. Deux tentatives essayant la même association ont été entreprises, avant l'expérience de Ste Marie-Majeure, en Lorraine: St. Clement de Metz (1680-1693); St. Mihiel (1698-1710). Ces deux abbatales bénédictines qui tentent sans y réussir la symbiose entre le langage classique et la structure de l'église-halle. -A Ste Marie-Majeure l'union est totale entre les influences médiévales et les préférences classiques. Et la réussite semble accomplie. Mais à bien observer l'édifice, cette union recherchée ne fut pas, semble-t-il, sans difficultés. Ainsi Thomas Mordillac eut sans doute quelques embarras pour les couvrements. La logique classique voulait qu'il employât des voûtes d'arêtes en lieu et place des voûtes d'ogives. Mais les voûtes d'arêtes n'étant pas déformables et adaptables en hauteur comme les ogives, l'architecte dut renoncer aux trois vaisseaux d'élévation identique de l'église-halle: il dut se résoudre à réduire la hauteur des nefs latérales plus étroites que la nef centrale. De même pour le couvrement de l'abside, il n'était pas question d'utiliser le couvrement gothique en quartiers rayonnants séparés par des nervures. Th. Mordillac choisit alors une solution bâtarde plus décorative que structurale, que les puristes ont certainement critiquée: une coupole surbaissée mais coupée par l'arc doubleau entre la travée de chœur et l'abside. Mais au total, Ste Marie-Majeurs est un succès, et sa formule intégrant totalement structure médiévale et langage classique fut sans doute très admirée puisqu'elle fut reprise et copiée en Lorraine au XVIII^e siècle. Sous ce rapport sont signalées les églises: St. Sébastien de Nancy; St. Jacques de Luneville; St. Nabor de St. Avold.

L'église abbatiale de Pont-à-Mousson occupe une place capitale dans l'histoire de l'architecture lorraine: point d'aboutissement presque parfait d'une recherche, elle annonce déjà le goût néo-classique de la fin du XVIII^e siècle. Elle démontre aussi le rôle essentiel de cet architecte génial mais encore si mal connu qu'est Thomas Mordillac ³⁾.

II. Julia FRITSCH: *Saint-Martin de Laon*. N'ayant pas encore terminé ses recherches sur l'église ayant appartenu à l'abbaye de Saint-Martin à LAON, elle se contenta de soulever quelques points intéressants de son sujet d'étude. On pourrait poser ici une question préalable. Une telle

³⁾ C.L. HUGO, *Sacri Ordinis Praemonstratensis Annales*. Nancy, 2 t., 1734-1736.

fondation urbaine: n'est-elle pas en contradiction avec la donation de l'Ordre à Prémontré? A cette question on pourrait voir la réponse dans l'installation des Prémontrés à Saint-Martin de Laon en 1124 à une initiative personnelle de l'évêque Barthélémy de Jur (1120-1150). élu à l'issue d'une émeute des habitants de la ville, qui avait coûté la vie à Gaudri, prédécesseur de Barthélémy sur le siège épiscopal. Est-il possible que Barthélémy ait songé à une sorte de «dependance urbaine» de l'abbaye mère, un des principaux soucis lui tenant à cœur de rétablir la paix dans son diocèse?

Quant à l'église de Saint-Martin, il y avait avant l'arrivée des Prémontrés un collège de chanoines, dont on ne sait presque plus rien si ce n'est que Barthélémy préféra les chasser en 1124, alors qu'il avait confié à Saint Norbert de les réformer avant même que celui-ci ne se fixe à Prémontré en 1120. Le problème qui se pose en fait concerne la date possible de la construction de l'église actuelle. Deux théories s'opposent, et la même date approximative (vers 1150) est considérée par certains comme point de départ des travaux, alors que d'autres y voient l'église achevée. Pour essayer de trancher, il faudrait examiner les ressources de l'abbaye à ses origines pour connaître les moyens dont elle aurait pu disposer pour mener à bien une pareille entreprise. Or, les historiens s'accordent pour affirmer que l'abbaye était une des plus riches du diocèse-sinon du royaume-dès le milieu du XII^e siècle. Nous connaissons à cette même époque (1153 et 1165) deux importantes donations de terrain à Saint-Martin, et on peut penser que c'est alors seulement que l'on commence l'église. Pourtant C.J. Hugo³⁾ de même que les auteurs de la *Gallia Christiana* ⁴⁾ donne par ailleurs le chiffre impressionnant de 500 chanoines, ou même plus en 1136; c'est-à-dire douze ans seulement après la fondation. Doit-on en tirer des conclusions quant aux dimensions du lieu de culte, où la communauté tout entière devait se retrouver pour les Matines?

Pour nous aider à mieux situer dans le temps l'édification de l'abbatiale, nous disposons encore de deux dates. Nous savons d'une part que le pape confirme le nouvel ordre lors de son passage à Laon en 1131, et il aurait à cette occasion officié dans l'église. Quel est cet édifice? D'autre part, nous avons un point de repère assez précis avec l'année de l'évêque Gautier de Mortagne en 1174 qui a été enterré dans l'église qui devait se trouver alors bien avancée.

⁴⁾ *Gallia Christiana nova*, t. IX, col. 662-668.

Un a voulu enfin tirer des conclusions sur l'architecture à partir d'un récrit des environs de 1149⁵⁾, où le chroniqueur parle d'abord de Saint-Martin comme «ecclesiola», mais utilise ensuite le terme d'ecclesia. Cette seconde partie du texte n'est pas citée par les archéologues qui essaient de démontrer que les travaux n'ont pas pu être entrepris avant 1150.

C'est sans doute grâce à des critères stylistiques que l'on parvienne à mieux situer l'édifice dans le temps, et il semble effectivement difficile de remonter bien avant l'abbatiate de Warin (1151-1171), qui succéda à Gautier de Saint-Maurice, premier abbé de Saint-Martin de Laon, lorsque ce dernier fut élu pour remplacer Barthélémy de Jur à la tête du diocèse.

III. Églises canoniales : *seculières, régulières, Prémontrées*. Par Yves PONCELET.

Cette communication vise en réalité deux choses : tenter de donner une idée d'ensemble de l'église prémontrée, à partir du fonds de l'abbaye de Mondaye, riche en monographies; tenter de mettre en valeur quelques points possibles de comparaison entre les églises prémontrées et les autres églises canoniales.

Qui dit «église canoniale» dit, dans la plupart des cas au moins, tout à la fois des clercs-le chapitre des chanoines, quel qu'il soit-et des filiales-quelque modalité chronologique, spatiale, quantitative ou qualitative que revête leur présence. Cette distinction se retrouvant clairement au niveau architectural, c'est à elle nous emprunterons la trame de ces quelques mots qui envisageront donc d'abord «l'église et la communauté canoniale», et «l'église et le peuple» avant de voir quelles conclusions d'ensemble on en peut tirer. (Par suite de l'importance de la matière, on s'est limité plutôt au moyen-âge).

1. *L'église et la communauté canoniale*.

A. Eglise et vie commune.

On peut dire qu'une nouvelle architecture religieuse naît de l'invitation faite aux clercs des cathédrales et des collégiales à adopter une discipline communautaire (VIII^e et IX^e siècles). Ainsi à Metz, où, l'on prend la place suffisante pour édifier réfectoire, cellier, dortoir, chapitre... Mais, entre l'existence des maisons particulières (autorisées par l'exemption

⁵⁾ C.L. HUGO, *Annales*, II, 58-59.

possible du dortoir) et celle de la maison commune, le statut canonical réussit mal à résoudre la contradiction flagrante. C'est à dire qu'au niveau ici envisagé, la ligne de démarcation passe entre les chanoines séculiers suivant les principes du IX^e siècle et les chanoines réguliers formés autrement. C'est ainsi qu'à la basilique de St-Julien de *Brioude* (Auvergne), un diplôme carolingien indique avec précision les dimensions de 16 enclos à l'intérieur desquels s'élèvent les maisons des chanoines, le long d'une rue centrale; on retrouve cela à St. Etienne de *Troyes* ou 25 maisons s'échelonnent sur une rue de plus 500 mètres, fermée à un bout par une porte, verrouillée chaque soir, et entourée à l'est et à l'ouest par deux bras de la Seine. Dans certains cas même, on ne trouve pas l'ébauche de plan régulier; à Notre-Dame de *Paris*, les chanoines ont toujours au XVIII^e siècle les demeures rassemblées dans des rues sinueuses.

Le temple n'apparaît donc pas inscrit dans un ensemble pensé des bâtiments, où il aurait sa place au milieu d'autres, mais bien plus comme le seul lieu commun du chapitre, dans la majorité des cas, adjoint à lui *a posteriori* d'ailleurs. Cela se marque très souvent par l'absence ou la faiblesse du *transept*. Les églises de chanoines séculiers, accompagnées en général non d'une véritable cloître mais d'un quartier canonical (portant d'ailleurs ce nom), ne justifient ni symboliquement ni pratiquement l'existence d'un transept: sur 61 plans de collégiales françaises des XI^e-XII^e siècles, plus de la moitié n'en ont pas ou bien ne possèdent qu'un faiblement saillant... et cela se retrouve dans de nombreuses cathédrales, comme le montre l'immense vaisseau sans saillies extérieures de *Bourges*. Il ne s'agirait pas évidemment de simplifier: dans de nombreuses collégiales et cathédrales, on trouve un cloître -au sens d'une cour carrée- et un transept. Mais soit que le premier se trouve situé à l'est du chevet (St Etienne de *Troyes*, *Amay* en pays mosan, cathédrale d'*Hildesheim*, de *Cologne*, de *Besançon*) ou ait été construit postérieurement (*Xanten*), soit que le second se trouve isolé, sans rapport avec le cloître canonical (*Chartres*); cela n'infirme en rien la distinction esquissée.

A l'opposé, dans l'ordre de *Prémontré* et dans une importante partie des constructions des ordres canoniaux réguliers, une réelle observance de la vie canoniale et surtout commune entraîne l'existence d'un ensemble régulièrement ordonné de bâtiments, au sein desquels l'église trouve sa place, fondamentale mais plus indépendante ni unique.

Le temple étant normalement orienté à l'est, le cloître-au sens moderne de cour carrée regroupant l'ensemble des bâtiments conventuels-se

trouve latéralement disposé, soit au nord, soit au sud. C'est le cas dans les églises de *La Roe* (Mayenne-R.d'Arbrissel), (XII^e siècle), de St-Jean des-Vignes à *Soissons*, XIII^e et XIV^e siècle, de Ste-Gertrude à *Nivelles*, roman, (XI^e s.), c'est aussi le cas dans toutes les abbayes prémontrées rencontrées, celles du XII^e siècle comme *Prémontré*, St-Martin de *Laon*, *Torr* (Devon), *Bellelay* (Jura, Suisse), *La Lucerne* (Normandie), *Arthous* (diocèse de Dax); celles du XIII^e s-XIV^e siècle comme *Beauport*, St-Paul de *Verdun*, Ste Marie Madeleine de *Longwé*, *Belle-Etoile*, *Lieu-Dieu-en-Jard* (Poitou), St-Paul de *Verdun*, *le Parc* (près Louvain), ou *Lapaïs* (Chypre)..., celles d'époque moderne comme St Paul de *Verdun*, *Bellelay* ou *Mondaye*. Dans une nette majorité des cas, le cloître est au sud (bien que le sud-ouest de la France semble une exception) : cf. *Lahonce*, où l'on invoque des raisons topographiques, et *Arthous*, au nord. On retrouve la double possibilité dans les divers monastères réguliers : au sud à *La Roe* et à St-Jean des-Vignes à *Soissons*, au nord à St Ruf d'*Avignon* ou Ste Gertrude de *Nivelles*.

Le transept est caractéristique de ce deuxième groupe, tant il est vrai qu'il doit en grande partie sa faveur au fait qu'il contribue à associer étroitement l'église au monastère. Nous l'avons rencontré, à l'exception de *Lahonce*, avec dans l'axe d'un des bras du transept la galerie orientale du cloître, dans l'ordre comme ailleurs; il est vrai que par suite du lien avec le plan bernardin et par suite de la vision cohérente qui a présidé à la construction des abbayes prémontrées, il est dans l'ordre particulièrement développé ou vaste : cf St Martin de *Laon*, *Bellelay*, *La Lucerne* (à quelques exceptions près : *Lapaïs*, *Arthous*). C'est généralement la sacristie qui communique à l'est et les bâtiments d'hôtellerie à l'ouest, par une ouverture dans le pignon latéral du transept et une autre à l'angle sud-ouest ou nord-ouest. Le dortoir est normalement au premier étage à l'est et communique avec l'église par un grand escalier (une grande baie en plein cintre à *Arthous*). Signalons le cas assez rare de Ste Gertrude qui possède deux transepts, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, les bras du transept, communiquant tous deux avec le cloître, au nord. D'une manière quasi-générale, les bras du transept renferment des chapelles orientées souvent de forme oblongue : 8 à *Prémontré*, 6 à St Martin, *Torr*, *le Parc*, 4 à *Beauport*, *La Lucerne*, St Paul de *Verdun*. Si le chevet est couramment plat, on trouve aussi des absidioles, qui flanquent le sanctuaire (St Martin de *Laon*, *le Parc*, *Arthous*) : elles ouvrent directement sur les deux bras : *Bellelay*, *Braine* : le transept est relié au sanctuaire par des chapelles échelonnées de part et d'autre et au nombre de deux.

B. Église et prière commune.

Les chanoines séculiers ou réguliers se sont en général acquittés de la récitation de l'office avec une grande régularité. Une part importante des édifices cultuels est réservée à cette prière commune; si l'église est orientée (c'est à dire tournée vers l'est; exception dans l'ordre à Ste Marie-Madeleine de *Longwé* qui a son chevet au nord), c'est toute sa partie occidentale qui lui est réservée.

Le chevet des églises de l'ordre est fréquemment plat, en liaison avec la forme adoptée par les cisterciens mais qui ne naît pas avec eux. On le trouve ainsi dans l'est à St Martin de *Laon*, dans l'ouest à *Beauport*, *Belle-Etoile*, *La Lucerne*, *Lieu-Dieu-en-Jard*, en Angleterre également à *Torr*, *Easby*, en Suisse à *Bellelay*, en Belgique au *Parc*, à Chypre à *Lapais*. Mais cette forme n'est pas unique: à *Dommartin*, St Paul de *Verdun*, *Braine*, St Jacques de *Doue*, *Arthous*, *Mondaye*, il y a des chevets semi-circulaires ou hémicirculaires (7 sans coupés à St Paul, 9 à *Braine*). Les possibilités se retrouvent évidemment dans les collégiales et cathédrales: chevet plat à Ste Gertrude de *Nivelles* ou à St-Jean-des Vignes à *Soissons*, hémicirculaires à *la Roe*, *Xanten*, *Maguelonne*. Contrairement à ce qui se passera plus couramment à l'époque baroque (cf *Mondaye* ou *Cuissy*); il est rare de trouver à l'époque médiévale le chœur immédiatement à l'est du chevet; c'est le cas de *l'Isle-Dieu* (maître-autel au niveau du carré du transept, et 23 stalles à l'est) et surtout dans les églises saxonnes de l'ordre où c'est plus courant (A partir du modèle fourni par *Jerichow*, circaric de Saxe). C'est à dire normalement dans collégiales et cathédrales, églises de chanoines réguliers, le sanctuaire est au fond, comme le «Saint des Saints». Plus que toute autre forme nous avons rencontré le sanctuaire sur plan carré et de modeste dimension, héritage cistercien, là encore. On le trouve à St Martin de *Laon*, au *Parc* (avant le XVII^e siècle), à *La Lucerne*, à *Lieu-Dieu-en-Jard*, en Angleterre à *Torr* et *Easby*, à *Bellelay* (rectangulaire). Là encore, cependant, ni simplification, ni exclusive on a des sanctuaires présentant une forme absidiale, comme à *Dommartin* ou à *Braine*; dans ce dernier cas l'autel est souvent accompagné de chapelles en demi-cercles, soit creusées dans l'épaisseur du mur (*Dommartin*) ou saillantes (*St Paul*).

Pratiquement, esthétiquement et symboliquement, le sanctuaire est en règle générale bien éclairé: grande baie orientale et deux étages de deux fenêtres en plein cintre dans l'hémicycle de l'abside centrale d'*Arthous* ou de *Retuerta* (Castille: Espagne). Le point commun des sanctuaires de l'ordre, plus que dans une unicité de forme apparaît bien être dans une

modestie de conception qui se lit notamment par l'absence des grandes réalisations à sanctuaires massifs débordant largement l'alignement des murs de la nef et de vastes déambulatoires de quelques collégiales (*St Emilion, Cognac, Ennezat*) et de nombreuses cathédrales.

A l'ouest du sanctuaire, qui ne reçoit que les officiants pour certains offices (prêtre, diacre, et sous-diacre, acolytes), se trouve le *chœur*, où se rassemblent les chanoines pour les offices. On en a un exemple avec celui de *Braine* (XII^e et XIII^e siècles); il y occupe le carré du transept et «remonte» vers l'est jusqu'au niveau des premières chapelles échelonnées; on y retrouve des éléments classiques: jubé, et clôture., stalles-ici, comme à *Beauport* et comme dans de nombreuses collégiales ou cathédrales dont *Auch*, sur deux rangs en élévation-, aigle et banc des chantes-qui régissent les offices non fériaux dans l'ordre; classiquement, les stalles les plus dignes sont les plus éloignées de l'autel. Le cas de la place du chœur de *Braine* n'est qu'une des formules employées dans l'ordre; on peut le trouver complètement à l'est du transept, alors assez occidental (*Bellelay*), englobant le carré du transept qui le limite à l'ouest (*La Lucerne*), occupent le carré du transept et les premières travées de la nef (à *St Paul de Verdun*, deux travées), *Belle-Etoile*. Il faudrait voir au «coup par coup», mais on a l'impression qu'il est assez souvent voûté avant le reste (avant la nef et le transept, en tout cas) comme à *St Martin de Laon*, et quelquefois super élevé (cf *Beauport*).

2. L'église et les fidèles..

Les églises canoniales sont normalement ouvertes aux fidèles, soit parce qu'elles servent en tout ou en partie de paroisses, soit, au moins, aux grandes occasions. Les chanoines, occupant le sanctuaire et le chœur, il reste au peuple la partie normalement occidentale du temple, le chœur amputant parfois la nef.

Les clercs ayant été soucieux autant que les moines de se protéger pendant les offices, l'élément le plus courant et le plus typique de cette protection, le *jubé*, constitue un point commun important entre toutes les églises canoniales. De la même façon que dans les cathédrales (cf les exemples de *Chartres, Bourges, Auch, Albi...*) et dans les collégiales (cf les exemples de *St Martin de Tours, St Etienne de Troyes, St Quiriace de Provins...*) on trouve dans les églises médiévales prémontrées cet élément, issu de la réunion du mur occidental du chœur, de l'ambon ou des pupitres pour les lecteurs, de l'autel ou des deux autels face aux fidèles.

Comme la Réforme puis la Contre-Réforme et les changements du goût ont entraîné la démolition de la plupart des jubés, on n'en peut parler avec certitude que pour quelques abbayes: *Belle-Etoile* (une balustrade surmontée d'un arc de triomphe), le *Parc* (un jubé rehaussé de statues, clos par des boiseries et une grille); il semble bien, cependant que dans de tels cas, les fidèles devaient se contenter d'écouter les chants, de voir les clercs monter à la tribune pour les lectures et d'apercevoir le maître-autel seulement à travers la porte à claire-voie et encore quand le voile était tiré. Les grilles qu'on trouve à l'époque moderne (*Bellelay*, *Mondaye*, *L'Isle-Dieu*) ont probablement remplacé ces jubés, pour ce qui est des moyens employés dans les cathédrales et collégiales pour parer aux inconvénients de la coupure: autels latéraux et tribunes (cf St. Martin de *Tours* au XIII^e siècle ou la cathédrale de *Bayeux* au XI^e siècle).

La partie accessible aux fidèles commence à l'ouest de ce jubé, souvent installé dans les travées de la nef; dans les monastères de l'ordre au XII^e siècle, convers et religieuses peuplent la nef de l'église (1000 personnes à *Prémontré*, plus de 500 à St. Martin de *Laon*) dont ils constituent le «peuple», comme dans les collégiales et cathédrales par des gens de l'extérieur. Le cas de temples à nef unique est rare dans l'ordre; on en trouve en Suisse, à *Bellelay* et *St. Lucius*., dans le Ponthieu à *St. Just-en-Chaussée*, dans l'ouest et le sud-ouest, à *Blanchelande*, *Arthous* ou *Lahonce* (influence grandmontaine); il semble que les exemples soient plus fréquents en Angleterre. Dans la majorité des cas, à *Beauport*, *La Lucerne*, *Belle-Etoile*, *Mondaye*, St Martin de *Laon*, St Paul de *Verdun*, *Braine*, le *Parc*, *Lapais*; nous avons rencontré le vaisseau à trois nefs, une centrale correspondant dans sa largeur au carré du transept, et deux latérales sensiblement plus étroites (cf *La Lucerne*). Compte-tenu du succès du plan basilical, le nombre des églises canoniales à nef unique, en dehors de celles de l'ordre, doit être réduit. L'existence de ces collatéraux entraîne en général un double niveau d'éclairage de l'église (le *Parc*, *Belle-Etoile*, *Beauport*)

Dans l'ordre comme ailleurs et peut-être plus qu'ailleurs, on a dû augmenter le nombre des autels, aboutissant à ce qu'il y en ait dans la partie occidentale de l'église. Souvent désorientés par le fait même, qu'ils se maintiennent vers l'est dans plusieurs églises allemandes, étant logés contre les piliers, et ailleurs, notamment à St Paul de *Verdun*, en étant logés dans des chapelles perpendiculaires aux murs des bas-côtés.

Puisqu'il est aussi en rapport avec l'accueil des fidèles examinons le problème du *clocher*. C'est manifestement un domaine où les églises de

l'ordre échappent le plus à l'influence cistercienne. Cette dernière se fait sentir dans les cas, rares, d'absences complètes de constructions en hauteur ex: *Ardennes*, ou de présence d'un simple clocher ou d'une simple flèche en bois ex. le *Parc* au XIII^e; elle ne se sent plus dans les deux types les plus fréquents: clocher en pierre en général de forme carrée ou tour lanterne, tous deux le plus souvent à la croisée du transept (*La Lucerne*, *l'Isle Dieu*, *Blanchelande*, *Belle-Etoile*, *St Jacques de Doue* pour le premier type; *Braine*, *Mondaye* pour le second type). On voit également des édifices à plusieurs constructions en hauteur, comme *Bellelay* et *St Paul de Verdun* (deux tours en façades) ou évidemment *St Martin de Laon* (deux tours carrées flanquant le chœur et deux clochets encadrant la façade). L'architecture de ces tours ou clochers est en général locale (cf. *La Lucerne*) mais parfois telle ou telle raison font que l'influence d'une autre région se fait sentir comme

Conclusion.

Les quelques conclusions qu'on peut tirer de ces différentes observations sont trois types:

a) *L'influence prédominante des constructeurs des abbayes prémontrées de la période est assez aisée à dégager; il s'agit de celle des conceptions et des réalisations cisterciennes, dominant aux XII^e et XIII^e siècles.*

*Le plan cistercien qui, au delà des inévitables variations, perpétue celui de Clairvaux II (1135-1145), celui de Cîteaux I (1140-1150), celui de Foigny (1150-1160) peut se résumer à: une forme de croix latine, un petit sanctuaire sur plan carré, un vaste transept sur lequel s'ouvre sur chacun des bras un certain nombre de chapelles (2 ou 3) terminées à l'est par un mur plat, une façade presque toujours précédée d'un porche (sans compter le quantité d'églises au chevet semicirculaire ou polygonal selon les modes de construction locaux ou aux grands chevets à déambulatoires et chapelles sur le pourtour). Ce plan ne fait d'ailleurs que reprendre celui des basiliques: salles rectangulaires divisées dans le sens de la longueur en une nef centrale et deux bas-côtés par des piliers et se terminant par une abside ronde ou carrée; la nef étant coupée perpendiculairement par un transept, le tout à la forme d'une croix latine. Citons entre autres exemples ceux d'*Ardennes*, de *Saint Martin de Laon*, de *Beaumont*, d'*Easby*, de *Torr*, de *Lapais*.*

b) Cette influence joue assurément dans l'unité architecturale mise en valeur par ceux qui ont étudié d'un peu près les églises de l'ordre. Elle

apparaît faite à la fois d'identité de plan et de simplicité et d'harmonie, les secondes ne disparaissent pas quand pour telle ou telle raison la première d'estompe. Par la reprise de la structure basilicale, fondée sur des rapports de grandeur, intelligible et mathématiquement formulable, par la volonté de simplicité nette dans la plupart des édifices au niveau de la décoration (*La Lucerne*), par les conséquences de la fonction pastorale (notamment l'existence de clochers de pierre), l'église prémontrée a bien son identité, qui ne se confond pas avec celle de l'église cistercienne, même si toutes deux se situent dans le courant de réforme religieuse. A un niveau peut-être ponctuel et monographique, il faut insister sur l'importance des liens inter-communautaires (filiation, visites des pères abbés, chapitres généraux) pour expliquer l'unité, plus haut notée.

Comme chez les Cisterciens, esprit commun une signifie pas uniformité ni fermeture aux influences locales. Ces dernières furent nombreuses dans l'ordre: plan de *Bellelay* isolant quasiment les deux croisillons par deux gros piliers à l'ouest et les faibles arcades de communication croisée-bras, adoptant la nef unique: chevet d'*Arthous*, typique des églises du Sud-Ouest (trois absides ouvrant directement sur le transept, tangentes entre elles à l'extérieur et de profondeur inégale), soit des Pyrénées françaises, soit de la Navarre espagnole ou de la Vieille Castille; plan de *Lahonce*, à nef unique, à abside unique et sans transept, fréquent chez les Grandmontains.

c) La place des églises prémontrées par rapport aux autres églises canoniales est la plus difficile à cerner, ne serait-ce qu'à cause de l'extraordinaire abondance et variété des édifices attribués à des chanoines séculiers et des monastères de chanoines réguliers. On peut dire: Même si, comme à *St-Paul-de-Verdun* (reconstruction du XIII^e siècle, après le départ des bénédictins), à *Braine* (reconstruction quand l'église des séculiers a été donnée aux prémontrés), on trouve très souvent des édifices cultuels avant l'installation des prémontrés, il est de fait qu'à chaque fois ou presque il y a reconstruction. Les églises sont donc faites pour et dans le monastère; elles s'opposent en cela aux églises séculières et à de nombreuses régulières, qui ne sont pas d'abord pour la communauté. Par ailleurs, il est clair que par rapport à des églises comme *St-Jean-des-Vignes* à *Soissons* et à plus forte raison les cathédrales, les édifices prémontrés se situent assez largement en rupture avec cet art essentiellement narratif, art qui consiste à décorer ou mieux à déployer un décor sur de vastes surfaces et qui diffère profondément du tempérament cistercien, qui organise ces rapports entre des volumes. Accueillant

des laïcs, les églises prémontrées ne sont pas couramment le miroir d'un enseignement. L'influence de la structure basilicale en général, et du plan cistercien, en particulier (surtout sur les chanoines réguliers) en même temps que les courants locaux obligent à regarder les choses de près pour chaque cas (Ordres canoniaux, régions, etc.) sans vouloir répondre en bloc, ce que la variété des églises canoniales empêche d'ailleurs de faire.

IV. N. REUVIAUX, O. Praem. (abbaye de Leffe). *La Mystique du sanctuaire chez Maître Adam de Dryburgh*. Le souci des prémontrés pour édifier de beaux sanctuaires afin d'y assurer la splendeur du culte est bien connu et nous a légué un beau patrimoine monumental. Notre regard de croyant nous incite à ajouter au coup d'œil du connaisseur une perspective spirituelle. Qu'il me soit permis, très brièvement de demander à Maître Adam de Dryburgh (Adam Scot) de nous aider par ses écrits à regarder nos églises en fils de l'Eglise unique de Christ, à ouvrir notre regard intérieur sur nous-mêmes, devenus par le baptême temples de Dieu.

1. *La triple signification du temple de Moïse.*

Tout jeune chanoine, Adam de Dryburgh a été appelé à méditer en profondeur sur le Temple ou plus exactement sur le Tabernacle de Moïse.

Au début de sa carrière d'écrivain, soucieux d'approfondir l'Ecriture, il commence à faire ses gammes en composant un lexique d'allégories ou tout au moins en complétant celui qui est attribué à tort à Raban Maur. Jean, abbé du monastère voisin de Kelso lui suggère de faire l'exégèse approfondie du texte de l'Exode décrivant la tabernacle de Moïse. Adam obtempère et expose comme suit dans une lettre qui nous est restée le plan de son travail: «J'ai divisé, selon vos directives, ce livre en trois parties. La première traite de la construction et de la disposition du temple matériel et visible de Moïse. Le seconde contient la peinture de ce tabernacle et sa signification allégorique, la troisième expose sa signification morale» (PL 198, 632 A).

Adam ajoute: «Entre autres sujets dont parle habituellement l'Ecriture sainte, il faut mentionner ces trois tabernacles: le tabernacle matériel et visible que nous venons d'évoquer, le tabernacle de la sainte Eglise et il existe dans l'adhésion sincère que peut apporter une foi pure; la troisième est le tabernacle du Saint Esprit: il s'édifie dans la netteté intérieure d'une âme purifiée». «Le premier fut édifié sur le mont Sinaï, le récit de la Bible le décrit et nous le regardons, le second prend les dimensions du monde,

c'est l'allégorie qui en traite, le troisième s'édifie dans la pureté du cœur et nous nous efforçons de le reproduire».

Lorsqu'on est un peu familiarisé avec le style d'Adam, on se rend compte sans peine que son style lui même est structuré comme le plan d'un architecte; ce sujet lui convenait donc à merveille; d'ailleurs pour décrire le temple allégorique de l'Eglise, il a suivi la suggestion de Jean de Kelso: joindre au texte un tableau reprenant le plan du tabernacle; il le surcharge d'inscriptions; le peuple de personnages figurant l'Eglise vivante du Christ. Nous ne possédons plus ce tableau; nous ne pouvons nous faire une idée des talents d'artiste de notre auteur, mais d'après sa manière de commenter son tableau dans la deuxième partie, nous pouvons être certains que tout était calculé, structuré avec une recherche très poussée de la symétrie.

Peut-être pourrions-nous évoquer ici l'admirable tryptique de l'adoration de l'Agneau de Van Eyck que nous pouvons admirer à Gand? Le thème est identique: il s'agit de l'Eglise rassemblé autour de l'autel, mais le peintre flamand s'inspire de l'Apocalypse; il s'agit d'une Eglise à ciel ouvert où cependant se rassemblent de longues théories de personnages ainsi que le fait notre Adam. Il décrit cependant en même temps que l'Eglise du ciel, L'Eglise militante se développant au cours de l'histoire des hommes. C'est une Eglise représentée à l'intérieur d'un édifice de toiles, de colonnes et de courtines, peint d'après les renseignements précis données par la Bible, repris par l'historien Juif Josèphe et par saint Bède le vénérable. Construction symétrique comme l'étaient sur plan, les cathédrales et les abbayes romanes et gothiques, symétrie souvent rompue par le manque de ressources pour mener à bien qui souvent a fait modifier le plan symétrique et homogène.

Le tabernacle de Moïse rassemble les douze tribus d'Israël: l'Eglise du Christ est fondée sur les douze apôtres, le tabernacle intérieur de l'âme réunit les douze vertus ou douze fruits du Saint Esprit. Nous ne pouvons pas ici entrer dans le détail, mais nous pouvons ainsi mieux comprendre comment en se livrant à la «lectio divina», nos pères spirituels pouvaient tirer parti des textes les plus techniques de l'ancien Testament que nous serions tentés de survoler un peu trop vite. Nous sommes au siècle des longues et minutieuses constructions des églises et aux élaborations longuement mûries des sommes théologiques, des commentaires monumentaux, fruits des méditations prolongées dans le silence ombragé des cloîtres.

Adam et les cathédrales de son temps.

Adam eut la joie de contempler les blanches constructions toutes neuves qui revêtaient à son époque la France du Nord de la robe nuptiale. La notice de la Chartreuse de Londres qui recopie celle de Witham nous apprend par la plume du compagnon de cellule d'Adam, devenu Chartreux, que celui-ci avait accompagné l'abbé général dans ses prédications lors des consécration des nouvelles églises⁶⁾. Dans le recueil des sermons qu'il envoya à Prémontré Adam a tenu à donner une place à un sermon prononcé par lui-même lors de la dédicace d'une église. Il s'agit d'une homélie prononcée à la messe qui suit la consécration proprement dite. Adam promet d'être bref en raison de la longueur de la cérémonie. Il évoque les différents rites, notons qu'il ne fait aucune allusion aux reliques des martyrs que l'évêque consécrateur enferme dans la pierre d'autel. Il se propose ensuite de donner une explication allégorique et d'en faire ensuite l'application spirituelle; nous retrouvons le même plan que celui du *De triplici Tabernaculo*. Cette maison qui vient d'être consacrée sous vos yeux, dit-il, représente une double demeure dans laquelle le christ daigne habiter sous vos yeux, la sainte Eglise catholique et apostolique répandue dans le monde entier, rassemblant les gens des deux sexes et de condition différentes, sous un seul Seigneur, dans une seule foi, un seul baptême et l'âme humaine qui possède la foi alliée à une espérance assurée, agissant par amour et exerçant la Charité envers Dieu en le prochain avec un cœur pur, une conscience droite et une confiance exempte de toute fausseté. Car l'âme sainte, elle aussi, est revêtue de la force des vertus surnaturelles à la manière des constructions de pierre.

Au début de la célébration l'évêque demande par trois fois l'entrée dans l'église. Dieu, en effet, fait au monde une triple visite: au temps de la loi naturelle, au temps de la foi donnée à Moïse, au temps de la grâce, au moment de l'incarnation. Mais quand il reviendra, trouvera-t-il la foi dans le monde? Le diacre enfermé dans l'Eglise symbolise l'incrédulité du monde qui demande: «Qui est ce roi de gloire»? qui frappe et demande l'entrée. Ensuite l'évêque ayant fait son entrée demande la paix, car entrant en ce monde Jésus fait la paix entre les hommes et avec Dieu. Adam explique le symbolisme des douze croix murales, trois à chaque

⁶⁾ «Dédicace» peut aussi bien signifier «ducasse», fête patronale ou anniversaire de la dédicace de l'église. Cfr. A. WILMART, O.S.B., *Maitre Adam Chanoine Prémontré devenu Chartreux à Witham* dans *Anal. Praem.*, 1933, t. IX, p. 219.

côté des trois nefs: ce sont les douze apôtres annonçant la Trinité et la passion du Christ aux quatre coins du monde. Le double alphabet tracé en croix sur le pavement marque l'union des juifs et des gentils dans l'Eglise. Adam en vient ensuite à l'eau grégorienne dont le consécrateur asperge les murs extérieurs et intérieurs de l'église; mélange d'eau, de sel, et de cendre. Le sel comme au baptême représente la sainte doctrine, la cendre évoque le souvenir de la passion du Seigneur, l'eau figure le peuple, Dieu lui-même est représenté par le vin. Quant au mélange de l'eau et du vin, il représente l'union de l'humanité et de la divinité en la personne du Christ. Cette aspersion extérieure et intérieure rappelle la sanctification opérée par les sacrements; le geste extérieur signifie la grâce intérieure.

L'autel revêtu des nappes blanches exprime à son tour la présence du Christ glorieux au milieu de son Eglise. Quant à l'intelligence spirituelle de l'Eglise, symbole de l'âme humaine. Adam se propose de le faire plus brièvement encore. Jésus se présente souvent à notre âme et la trouve fermée: la porte de notre cœur est fermée: la porte de notre cœur est verrouillée par nos vices et nos péchés. Il fait ensuite une description de l'activité du Christ dans l'âme qu'il désigne par sept verbes: Il l'éclaire; Il la lave; Il la frappe; Il l'ouvre; Il la marque; Il la soigne; Enfin, Il lui donne l'onction: c'est l'effusion de l'Esprit qui la réconforte et la remplit de charité.

Adam conclut ainsi sa brève homilie: Prions Dieu qu'Il nous accorde à nous qui venons de prier dans cette maison de pierre dans la fidélité à l'Eglise et la pureté de notre cœur de recevoir de ses mains lorsque notre demeure sera détruite une maison non fabriquée de main d'homme, mais éternelle et céleste. Lorsque nous l'habiterons, nous le louerons éternellement.

2. *Le symbolisme du temple dans les Sermons.*

Il est repris très souvent dans bien d'autres sermons notamment en l'honneur de la Vierge Marie, temple de la Trinité où s'est formé le corps du Christ.

Dans un autre sermon, il donne huit significations allégoriques du mot temple: corps du Christ dans lequel il nous faut habiter par la foi et l'espérance; la Vierge Marie sous la protection de laquelle nous devons rester; le temple est aussi l'Eglise, la communauté des saints hommes et des saintes femmes; notre corps, temple de l'âme que Dieu doit

sanctifier; notre âme aussi que le saint Esprit consacré, l'intelligence humaine capable d'atteindre Dieu et enfin la patrie céleste.

Dans son œuvre: *De ordine praemonstratensi*, Adam nous fait visiter les différentes parties d'une abbaye prémontrée au XII siècle. Mais s'il commence par l'église, il se contente de rappeler que selon la règle de Saint Augustin le recueillement y est de rigueur.

V. Fr. PETIT, O. Praem. (Mondaye). *L'église abbatiale d'après l'Ordinaire de Prémontré*.

Lorsque Bathélémy de Jur donne à Norbert le terrain de Prémontré, c'était pour y établir une église en l'honneur de Dieu et de la Vierge Marie. Ainsi s'exprime la charte de fondation. La législation liturgique de l'Ordre se devait de mettre en lumière cet amour du fondateur pour les églises de son Ordre.

1. *Le respect dont il faut entourer l'église.*

Vers 1140, fut ordonné aux grandes églises de se faire un Ordinaire, c'est-à-dire une espèce de coutumier où seront consignés les chants, les cérémonies, les ornements à employer au cours de l'année, afin d'éviter que le caprice des chantres ou des sacristes n'amène à se relâcher dans le culte de Dieu. Ce qui va être particulier à Prémontré comme à Cîteaux, c'est que leur Ordinaire va s'imposer à toutes les églises de leur Ordre, alors que les abbayes bénédictines garderont chacune leurs coutumes liturgiques.

On comprend que les chanoines réguliers qui se sont donnés par leur profession à une église déterminée, qui ont signé leur charte de profession sur l'autel de cette église à l'offertoire de la Messe, aient montré pour leur église une affection et une dévotion toute particulière. Ainsi l'Ordinaire de Prémontré commence-t-il par un chapitre sur le respect dû à l'autel. En voici ce texte: La foi pieuse tient que la présence du Christ et des saints anges se trouvent à l'autel où réellement se consacrent le corps et le sang de notre Dieu et Rédempteur Jésus-Christ. C'est pourquoi devant une si haute Majesté il est digne et juste de se présenter avec sollicitude et fidélité, de traduire la dévotion du cœur par la tenue du corps. Quand on s'approche de l'autel pour servir qu'on prenne garde à toute souillure de légèreté ou d'irrévérence. Que l'on marche, que l'on soit debout ou assis ou qu'on accomplisse un service, il faut se comporter avec maturité et respect.

Suivent des rubriques qui concrétisent ces dispositions: on s'incline profondément en passant devant l'autel, après chaque lecture, chaque chant, chaque fonction on s'incline ou on fait la gèneuflexion pour rendre grâces. L'autel portera toujours des nappes propres. Aux fêtes il sera orné avec plus de magnificence, en tenant compte du degré de la solennité. Cinq lampes brûleront dans l'église: trois devant l'autel dont l'une demeurera toujours allumée, une dans le chœur, une dans la nef pour les convers. Trois cierges brûleront à l'autel, plus les deux cierges des acolytes.

Les vases sacrés ne serviront qu'à leur usage propre. Tout sera d'une netteté parfaite et l'Ordinaire rappelle le verset du psaume 25: Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison.

D'autres rubriques traiteront des ornements. Les ministres de l'autel porteront le surplis ou l'aube. Les chantres et l'officiant de la procession porteront des chapes de soie. La plupart des ornements sont de laine, mais il y aura dans l'église abbatiale une seule chasuble de soie. Dans les chapelles dépendantes, on n'aura ni chapes ni chasubles de soie, sauf dans les chapelles des sœurs où on pourra utiliser une seule chasuble de soie. Les couleurs liturgiques ne sont pas encore en usage.

Disons pour l'ensemble: un immense respect; une certaine splendeur. Cette splendeur est loin de l'austérité un peu puritaine de Cîteaux, puisqu'on accepte les chapes, les dalmatiques, les vitraux de couleur, les enluminures, les parements d'autel en soie. Mais elle est en retrait sur la splendeur de Cluny et la plupart des abbayes bénédictines, puisqu'on refuse les antependia brodés, les aubes ornées, les enluminures d'or et d'argent, les cierges trop hauts.

2. La fête de l'église. La Dédicace.

La vénération des Prémontrés pour leur église se voit aussi par la solennité dont ils entourent l'anniversaire de la dédicace. Naturellement, l'office et la messe sont substantiellement les mêmes que dans les autres églises d'Occident. Aussi n'avons-nous à mettre en relief que ce qui est spécifiquement prémontré. La dédicace de l'église de Prémontré se célébrait le 4 mai. Il ne s'agit pas de l'église primitive consacrée le 18 novembre 1123, mais de l'église commencée par Hugues de Fosse, une vraie cathédrale consacrée en 1232, sous l'épiscopat d'Anselme de Mauny, ami très dévoué de l'Ordre comme en témoignent ses lettres.

Dans l'office prémontré de la dédicace, l'invitatoire est autre qu'au rite romain ! « Filles de Sion, accourez. C'est la fête solennelle de votre mère. Jubilons d'un seul cœur devant Dieu qui l'a choisie dans sa miséricorde purement gratuite ».

Autre usage prémontré. Comme le jour de Noël, le troisième nocturne comporte la lecture de trois évangiles. Le premier, Luc, 6, 43-49, évoque le chrétien qui bâtit sa vie sur la parole de Christ, comme l'homme avisé qui fonde sa maison sur le roc. Le deuxième, Jean, 10, 22-30, rapporte le discours tenu par Jésus dans le Temple à la fête de la dédicace. Le troisième, Luc, 19, 1-10, est le récit de la venue du Christ chez Zachée : le salut est venu dans cette maison.

La Messe est la célèbre messe : *Terribilis*.. Elle est précédée comme le dimanche de l'aspersion avec la chant du *Vidi aquam* : « J'ai vu l'eau jaillir au côté droit du Temple ». On y chante une séquence : Clara voce chorus pangat; dulce nunc Alleluia. Que le chœur chante à voix très claire son plus doux Alleluia.

3. *L'appellation : Templum.*

Dans l'Ordinaire de 1634, et les gravures de l'époque classique, l'église abbatiale est appelée *Templum*. Est-ce l'influence de la latinité païenne de la Renaissance ? ce n'est pas exclu. Mais ce n'est pas sûr. D'une part, à cette époque, le monastère s'appelle couramment *ecclesia*. L'édifice de pierre est le symbole de cette église vivante, de cette société faite de pierres vivantes, taillées par l'ascèse et la pénitence cimentées par la charité. D'autre part, il se trouve là une réminiscence des Actes des Apôtres : la première communauté chrétienne qui ne faisait qu'un chœur et qu'un âme se réunissait au Temple pour prier. L'église abbatiale apparaît ainsi comme le lieu de la prière commune.

4. *Conclusion.*

Il va sans dire que les textes législatifs, fussent-ils de liturgie, n'enferment pas la vie et ne la traduisent pas tout entiers. Il n'en est que plus remarquable qu'ils s'expriment quand il s'agit de nos églises avec cette ferveur.

VI. *Les églises de Ressons*, par Martine PLOUVIER.1. *Historique.*

L'abbaye de Ressons (anc. dioc.: Rouen; act. dioc. Beauvais; dép. Aisne, France) fut fondée en 1125 au lieu d'*Aumont*, dans la forêt de *Tillières*; elle tire son origine d'un double prieuré (chanoines et religieux): issu de l'abbaye Saint-Jean d'*Amiens*. Elle ne devint abbaye qu'en 1150: en 1221 elle fut transférée à *Ressons*, alors que les religieuses restèrent en *Aumont*.

La première église fut construite entre 1128 et 1300: elle subit quelques transformations au XVI^e siècle, époque à laquelle sa nef fut lambrisée, et au XVIII^e siècle, époque pendant laquelle ses bas-côtés furent voûtées d'ogives; ses dimensions étaient vastes puisque elle mesurait 41 mètres de longueur et 15m 50 de largeur.

Le 16 janvier 1703, elle souffrit une tempête qui détruisit complètement sa nef, ses bas-côtés, la bras nord de son transept et la galerie du cloître qui s'appuyait son flanc nord.

Le nouvelle église construite en 1704-celle dont ne voit aujourd'hui que la nef-fut bâtie avec des proportions plus modestes: elle reprend la largeur de la nef, mais ne s'annexe pas de bas-côtés; quant au sanctuaire et au chœur, il n'est pas impossible de penser que l'église du XVIII^e avait conservé ceux de l'édifice médiéval. Ils sont restés debout jusqu'en 1826, date à laquelle l'acquéreur des biens nationaux les a démolis. Si la nef a été épargnée, c'est parce qu'elle fut transformée en église paroissiale.

Consacrée en 1715, la deuxième église de *Ressons* ne demeura entière guère plus d'un siècle. Le clocher du XIX siècle (1885) qui avait sa place derrière la façade ouest et qui remplaçait le grand clocher à la croisée du transept avait été élevée pour abriter la cloche fondue en 1674. Ce beffroi plus qu'on clocher a vu sa suppression en 1964 quand la commune a entrepris la réfection de la tuilerie d'ardoise.

Les bâtiments conventuels furent également rebâti au XVIII^e siècle, vraisemblablement vers 1730; ils ont brûlé en 1900 par l'incurie d'un ouvrier qui y a mis le feu. Il n'en reste qu'un pan de mur dans ce qui devait être l'aile occidentale. En 1766, l'abbaye avait six religieux, et en comptait, en 1790, huit; dont sept chanoines et un frère convers.

2. Description.

L'église actuelle ou *Ressons II* est de dimensions modestes, puisque sa longueur intérieure est de 17 m 10 et sa largeur de 8 m., sa hauteur à la clef de voûte de 10 m. 42. L'amputation de son chœur et de des bas-côtés sont la raison majeure de cette modestie.

Elle se présente sous forme d'un unique vaisseau de trois travées; la dernière travée (à l'est) ouvrait peut-être sur le transept de l'église précédente, soit *Ressons I*. La façade occidentale dont l'appareillage en pierre de taille est particulièrement soigné se compose de deux étages d'inégale largeur, avec superposition de l'ordre toscan au rez-de-chaussée, portant un entablement à triglyphes et métopes, et de l'ordre ionique au premier étage. Le premier niveau étant plus large, des consoles en volute renversée rachètent cette différence de largeur au premier étage.

Entre les deux pilastres du rez-de-chaussée, qui forment une légère saillie, s'inscrit une légère saillie, s'inscrit un portail en plein cintre à clé dont la porte à double vantaux est à grands cadres (encore très *Louis XIV*) et le tympan est décoré par une colombe de la paix inscrite dans un cartouche aux ailes symétriques, avec quadrilles de rosettes.

À l'étage une niche concave abritait, sans doute, une statue de la Vierge (à qui est dédiée l'église). Les deux étages sont couronnés par un fronton curviligne portant les armes de l'abbaye, martelées à la Révolution; celui-ci est sommé d'un amortissement en pierre d'où jaillit une croix en fer forgé. La nef est éclairée au nord par trois baies (à présent aveuglées) et par trois baies, côté sud, dont la première (à l'ouest) est également obturée: elle est contrebutée, à l'extérieur, par des contreforts qui rythment les travées et épaulent les arcs doubleaux. Sur la façade qui n'est qu'un remplissage chaîné dans sa hauteur et sa largeur, on peut lire sur le contrefort nord la date de sa construction, 1826.

VII. PHILIPPE BONNET: *Églises prémontrées reconstruites au XIII^e siècles dans l'Est de la France.*

Pour qui étudie le grand mouvement de reconstruction que connaît l'Ordre de Prémontré au XVIII^e siècle, les provinces de l'Est de la France-et singulièrement la Lorraine-apparaissent comme une terre privilégiée. La période précédente avait été marquée par de graves troubles politiques. Les monastères, de par leur situation en pleine

campagne, furent naturellement les premiers touchés par les ravages de la guerre. Vers la fin du XVIII^e siècle, cependant, ils entreprennent de reconstituer leur temporel et vont bientôt bénéficier d'une conjoncture économique favorable qui se traduit notamment par la hausse du taux des fermages.

On ne se contente pas de relver les ruines, on édifie des ensembles claustraux entièrement neufs, parfois somptueux, et les chantiers se succèdent sans interruption; faisant du siècle des Lumières un véritable âge d'or pour l'art monastique. Le bilan est impressionnant: dans l'ensemble géographique formés par les quatre départements lorrains et la Haute-Saône, qui comptait quatorze abbayes, cinq églises neuves furent bâties (Pont-à-Mousson, Rangéval, Jovilliers, Corneux, l'Etanche), la construction d'une sixième (St Paul-de-Verdun) fut arrêtée par la Révolution. Trois autres enfin dressèrent des plans mais ne purent les réaliser faute de ressources (Jandeures, Flabémont, Riéval). Encore n'avons-nous exclu de ce travail trois prieurés (Benoîte-Vaux, Parey-sous-Montfort, Brieuilles), et la maison de Nancy qui renouvelèrent également de fond en comble leurs sanctuaires.

Nous allons tenter d'exposer l'état de recherches concernant ces reconstructions, recherches rendues difficiles par la disparition, totale ou partielle, de la plupart des monuments, sous les coups de la Révolution française et du vandalisme du XIX^e siècle, et par la pauvreté des sources d'archives et des documents iconographiques.

Le signal fut donné par Saint-Marie-Majeure de Pont-à-Mousson, berceau de La Réforme de l'Antique Rigueur. La présentation de cette église par SESMAT voir plus haut, p. 235-237, nous dispense de la décrire ici. Rappelons simplement qu'elle fut élevée de 1705 à 1716, sans doute sur la plans du frère Thomas Mordillac.

Une œuvre disparue de Nicolas Pierson: Rangéval.

Les bâtiments réguliers de cette abbaye située entre Toul et Commercy avaient été magnifiquement reconstruits dans les premières années du XVIII^e siècle, sous l'abbatiate de Jean *Charton* (1692-1724). Il était réservé à son successeur, Nicolas *Habert*, de compléter l'ensemble par une nouvelle église dont la première pierre fut posée le 29 juillet 1729. Les plans étaient l'œuvre de Nicolas *Pierson*. Dom CALMET dans sa *Bibliothèque Lorraine* en dit: «C'est sans contredit une des plus belles églises modernes de toute la Lorraine. Les deux tours qui sont au côté du portail passent pour être très belles». Cet éloge ne fait qu'aviver les regrets

causés par la destruction complète de l'édifice, consommée dans le premier quart du XIX^e siècle. Tout au plus peut-on imaginer une façade à ordres superposés encadrée de deux tours, analogue à celle qui était prévue à Etival, précédant trois nefs qui reprenaient peut-être le parti de la «Hallenkirche».

Une façade monumentale et pathétique: Jovilliers.

L'église médiévale, qui était belle, ample et spacieuse, s'effondra en 1624, à l'exception d'une petite partie du chœur, ce qui obligea les religieux à célébrer l'office dans une petite chapelle non voûtée du cloître. Les guerres ravagèrent l'abbaye en 1652 et 1661, et il faut attendre 1672 pour que la nef soit rétablie. C'est le dernier abbé régulier, Claude *Collin*, qui, après avoir reconstruit les bâtiments claustraux de 1720 à 1733, entreprit en 1739 d'édifier une nouvelle église. Il n'en vit d'ailleurs pas l'achèvement puisque l'achèvement eut lieu le 25 avril 1759, seize ans après sa mort. Cet édifice n'a conservé qu'une surprenante façade qui domine le paysage environnant. Elle comprend deux tours carrées massives, à deux niveaux, entre lesquelles est réservée une partie centrale de même hauteur dont la forme concave très accentuée répond à celle du portail de la grande cour, en un jeu de perspective illusionniste tout à fait baroque.

Devant les restes d'un édifice aussi exceptionnel, on se demande quel en fut l'architecte. Cette façade dénote un sens du monumental qui s'associe à la finesse des éléments sculptés réalisés. Avec ses réminiscences de l'art baroque des pays d'Empire, elle occupe une place à part, très originale, dans l'évolution de l'architecture lorraine du XVIII^e siècle.

Une réalisation exemplaire du classicisme en Franche-Comte: Corneux.

Abandonnant l'emplacement insalubre de l'abbaye médiévale, les religieux s'installèrent en 1713 dans de nouveaux bâtiments, œuvre de l'architecte bénédictin dom Vincent *Duchesne*. Ils élevèrent également à cette date un clocher carré haut de 47 m. mais ne purent, en raison de difficultés financières, doter leur maison de l'église qui devait fermer au nord le carré claustral. Ce n'est qu'en 1757 que Jean-Charles *Colombot* (1729-1782), architecte de la Maîtrise des Eaux et Forêts, donna les plans du nouveau sanctuaire. La première pierre en fut posée le 10 juillet 1759, et l'évêque de Marseille, frère de l'abbé Jacques de *Belloy*, présida à la consécration, le 8 mai 1763. L'édifice disparut malheureusement moins d'un demi siècle après son achèvement, mais le devis de construction,

extrêmement détaillé, est parvenu jusqu'à nous (Archives dép. Haute-Saône, H 746).

L'édifice, long de 34 m. pour une largeur de 17 m. comprenait neufs de six travées séparées par des files de colonnes, et un chœur terminé par une abside en hémicycle, de même largeur que la vaisseau central sur lequel il venait se greffer sans l'intermédiaire d'un transept. Colombot avait adopté un type qui lui était habituel, celui de l'église-halle : les bas-côtés, voûtes d'arêtes, atteignent une hauteur de 10,70 m., alors que celle de la nef principale couverte d'un berceau à pénétration dépassait 12 m. L'éclairage était assuré par onze grandes fenêtres en plein cintre.

La tour de 1714 avait été intégrée à l'ouest du bâtiment et faisait office de clocher-porche, conférant à l'église une silhouette typiquement comtoise. A l'intérieur, où dominaient le blanc des stucs et le gris de l'enduit recouvrant les murs et les voûtes, avec quelques rehauts d'or, les contemporains admiraient particulièrement le jeu d'orgues, la grille de fer forgé délimitant le chœur des religieux et le maître-autel se montait à plus de 55.000 livres. Conçue par un architecte réputé au niveau provincial, l'église de Corneux apparaît comme un édifice fortement enraciné dans les traditions artistiques de la Franche-Comté, à une époque qui voit l'avènement du néo-classicisme.

L'Etanche : un étonnant mélange de styles.

Cette maison, reconnue comme «la plus modique en revenu de tout l'Ordre» rivalisa néanmoins en matière de bâtisse avec les autres abbayes lorraines. Au milieu du XVIII^e siècle fut édifié un corps de logis allongé entre un pavillon en légère saillie ; à l'est, et l'église, ou pour mieux dire la chapelle, à l'ouest. De cette dernière, on ne connaît guère que la date d'achèvement : 1770, qui figurait au siècle dernier sur sa voûte. Fort heureusement, elle subsiste dans son originalité, quoique profanée par sa transformation en grange. De proportions modestes, elle comprend une nef unique de deux travées, un transept et un chœur terminé par une abside en hémicycle. L'extérieur, percé de grandes baies en plein cintre, est scandé par des contreforts amortis par des consoles renversées. Mais la partie la plus remarquable est assurément la façade.

Ce monastère de l'Etanche mérite sans aucun doute une mise en valeur que son utilisation actuelle est loin de lui garantir.

Le rêve néo-classique : Saint-Paul-de-Verdun.

Les bâtiments claustraux que le frère Thomas Mordillac avait édifiés à partir de 1686 pour Saint-Paul-de-Verdun constituaient «les plus com-

plets et les plus magnifiques de toutes les communautés de la ville » (Bibl. mun. Nancy, ms. 9, t. XIII, p. 299). Cependant l'église qui fermait au sud le carré conventuel, devait être jugée trop « gothique » par les chanoines du temps de Louis XVI : elle remontait à l'abbatiate de Nicolas *Psaume* qui l'avait bâtie de 1556 à 1574. Le P. Jean-Baptiste *Martin*, esprit passionné d'architecture et dernier prieur de la maison, décida de doter celle-ci d'un nouveau sanctuaire pour lequel il avait, dit son biographe, choisi un modèle illustre : la cathédrale St-Paul-de-Londres. Ayant réalisé lui-même une maquette, il prit tout de même conseil d'un architecte de profession : Claude *Mioue*, qui avait achevé 25 ans plutôt l'église des Prémontrés de Nancy. De leur collaboration naquit un projet grandiose que nous révèlent deux plans conservés dans la collection Cloue-Buvignier, à Bar-le-Duc, dont l'un est daté de 1785 et signé *Mioue*. Il surprend par les dimensions monumentales accordées à l'église : environ 70 m. de long pour une largeur de 26,50 m. Trois nefs de cinq travées séparées par deux files de colonnes, un transept dont la croisée, occupée par le maître-autel surélevé de quelques marches, est dominée par une haute coupole et dont les bras se terminent en hémicycle, deux travées de chœur, et une abside circulaire composent un ensemble où les références à l'édifice londonien apparaissent bien lointaines. N'ayant pu retrouver aucun dessin d'élévation, nous nous contentons de suggérer le schéma suivant : le vaisseau central voûté d'un berceau à pénétration au dessus d'un entablement, et les bas-côtés de plafonds à caisson.

Les murs de la nouvelle église s'élevaient à hauteur d'homme quand la Revolution vint interrompre les travaux. L'œuvre du P. *Martin* était vouée à la destruction, et lui-même dut prendre le chemin de l'exil.

Conclusions.

Au terme de ce parcours, on peut esquisser quelques conclusions. La première est que ces églises du XVIII^e siècle offrent la plus grande diversité, ce qui n'a rien de surprenant ; si, dans le premier siècle d'existence de l'Ordre, l'adoption du plan bernardin sert de trait d'union entre les sanctuaires souvent très éloignés les uns des autres, très vite les variantes régionales impriment leur marque. Il serait donc parfaitement vain de chercher à définir pour les siècles classiques un type de l'église abbatiale prémontrée, qu'aucune centralisation n'était d'ailleurs en mesure d'imposer. Pont-à-Mousson, qui, à la tête de la Congrégation réformée, pouvait se poser en chef d'Ordre en face de Prémontré, ne semble guère avoir fait école. Son rayonnement se limite apparemment

aux seules façades de St-Joseph-de-Nancy et d'Etival. Encore le fr. Nicolas *Pierson* a-t-il dans cette dernière église dressé deux tours qui encadrent le frontispice classique, alors qu'à Ste-Marie-Majeure, celles-ci sont reléguées de part et d'autre du chœur, conformément à la vieille tradition rhénane. D'autre part, on remarque que les Prémontrés français contrairement à leurs confrères belges qui se livrent à des expériences nouvelles en matière de plans, restent traditionnalistes. Leurs préférences vont au schéma basilical, éprouvé de longue date. Dans cette Lorraine où se fondent les influences artistiques les plus diverses, nous avons relevé à plusieurs reprises des tendances baroques, mais elles n'affectent à vrai dire que le décor de nos églises prémontrées.

Beaucoup parmi les historiens d'art se refusent à voir dans les abbayes réédifiées au XVIII^e siècle autre chose que des résidences luxueuses, voir des palais, au confort tout profane. Or, l'exemple de la Lorraine montre que les Prémontrés du siècle des Lumières, consacraient tous leurs soins à la construction de la maison de Dieu et que, comme pour leur prédécesseurs des temps médiévaux, l'église demeurait le cœur de la raison d'être de la vie monastique.

VIII. X. LAVAGNE d'ORTIGUE a parlé des *Implications architecturales de la réforme liturgique du Concile de Trente*. Après avoir exposé brièvement la législation liturgique concentrée à Rome, après et conséquemment aux prescriptions du Concile de Trente, Mr. Lavagne explique comment l'abbé général, Jean *Despruets* (et ses successeurs), ainsi que quelques Chapitrés généraux de l'Ordre, s'efforcèrent de diriger vraiment la liturgie de l'Ordre : et publièrent sous ce rapport des éditions de l'ancien *Ordinarius*, ou livre des cérémonies. Ensuite, il expliqua, sommairement, comment cette législation liturgique eut ses implications architecturales dans l'Ordre même. On sait qu'au commencement du XVIII^e siècle, on s'est mis à bâtir. Aussi dans l'ordre des Prémontrés (les Espagnols exceptés, sans doute par manque de moyens financiers). Dans la recherche des architectes qui dirigèrent ces constructions, on peut constater des comportements opposés : en France, plusieurs religieux de l'Ordre travaillent comme architectes ; des architectes laïcs construisent, cependant, des abbayes comme *Corneux*, *Cuissy*. Citons quelques religieux ayant fait les dessins de construction d'abbayes, Eustache *Restout* à *Mondaye*, dont le frère Jacques, prémontré réformé a travaillé pour des abbayes comme *Silly*. Au contraire, en Bohême, les Prémontrés font appel à de grands noms de l'architecture : *Santini* à *Felibe*, les frères *Zimmerman* à *Steinhausen*, les frères *Beer* à *Weissenau*.

S'il y a parfois différence dans la manière de choisir les architectes, par contre, il y a une manière commune de concevoir l'espace religieux que ce soit en France ou dans les pays du Saint-Empire.

C'est par là que les Prémontrés sont pleinement de leur temps et entièrement présents à leur époque. Le lieu du culte doit être *fonctionnel*, et il doit rendre *tangible*, visible au monde le fait religieux. Ce qui appelle des églises claires et parfois violemment éclairées: grandes baies de *Cuissy*, de *Mondaye* (sans doute à Saint-Paul de *Verdun* en était-il prévu aussi par le père *Martin*). Les églises de Souabe montrent quelques *plans* novateurs: à *Steinhausen*, *Zimmermann* construit un déambulatoire intérieur pour les pèlerinages; à la *Wies* pour le déploiement des processions.

La construction des autels majeurs à la romaine et à la croisée du transept sous l'influence de Rome se généralise: à *Corneux*, à *Cuissy*, à *Saint-Paul-de-Verdun*, à *Mondaye* et conduit à localiser le chœur des religieux non plus devant mais derrière l'autel.

Il faudrait rechercher comment les religieux répondaient aux préoccupations de leur temps et aux directives de l'Eglise, comme la décoration intérieure des lieux de culte et le pouvoir de relever systématiquement les *retables*, leur iconographie, la fréquence de certains saints (saints locaux ou St Norbert, St Augustin). Dans les plus humbles églises de campagne (*Juaye* dans le Calvados), le chœur est rhabillé. Est-il attenant à l'autel ou bien au fond de l'église? Il faudrait voir l'importance des orgues!

La recherche du fonctionnel, du commode se retrouve également dans les bâtiments monastiques: développement des bibliothèques de *Pont-à-Mousson*, de *St-Jean d'Amiens*, de *Strahov*, de *Schussenried*, etc., des cabinets de physique, d'histoire naturelle. La bibliothèque devient un des pôles monastiques; les religieux dotent leurs monastères de tout ce qui pouvait inciter de travailler sur place (voir les préoccupations du général l'Ecuy). L'accès aux rayonnages des bibliothèques doit être facilité, la lumière soit bonne, pas trop violente, les étagères desservies, la décoration instructive, p. ex. à *Schussenried*, au *Parc*.